

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Critique d'une critique de Joseph-Edmond Roy sur le Baron de LaHontan

Adrien Thério

Numéro 9, février 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1978). Critique d'une critique de Joseph-Edmond Roy sur le Baron de LaHontan. *Lettres québécoises*, (9), 51-55.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Des choses à dire

Critique d'une critique

de Joseph-Edmond Roy
sur le Baron de LaHontan

Joseph-Edmond Roy qui fut archiviste et historien en son temps (1858-1913) a beaucoup écrit sur plusieurs sujets, par exemple sur le premier colon de Lévis, Guillaume Couture, sur *l'Ordre de Malte en Amérique*, sur l'ancien barreau, sur la vie que l'on menait en Nouvelle-France autrefois, sur M. de Montmagny, sur Charlevoix, sur Napoléon au Canada. Il a pris la peine deux ou trois fois de partir à la dérive dans des sujets de longue haleine. C'est ainsi qu'il a écrit une *Histoire de la Seigneurie de Lauzon* en cinq volumes qui virent le jour entre 1897 et 1904, une *Histoire du notariat au Canada* en quatre volumes, publiés entre 1899 et 1902. Mais il s'est aussi intéressé à un de nos grands écrivains, le Baron de LaHontan. En 1984, il présentait un très long mémoire sur LaHontan à la Société Royale du Canada, mémoire qu'on peut retrouver dans le volume 12 de cette société. En 1903, il revenait à la charge et publiait cette fois un volume intitulé *Le Baron de LaHontan*, à Lévis, volume qui avait 257 pages.

Il faut dire qu'il s'est donné beaucoup de peine pour recoudre ensemble tous les morceaux de l'histoire de la famille des LaHontan ainsi que l'histoire de Lahontan lui-même. Il est allé en France et là comme au pays, il a soulevé des tas d'archives. D'où lui était venue cette idée de s'intéresser à ce baron dont les oeuvres avaient connu tant d'éditions aux dix-huitième siècle mais dont on parlait très peu au dix-neuvième ? Si on s'intéresse à quelqu'un au point de lui consacrer quelques années de sa vie, il doit y avoir une raison. Moi, j'ai beaucoup de raisons de m'intéresser à LaHontan et la principale, c'est que je le considère comme un grand écrivain. Mais monsieur Roy, là-dessus, n'a pas la même opinion que moi. Il va même jusqu'à dire que LaHontan est un « écrivain ». S'il ne s'agit que d'un écrivain, monsieur Roy est, selon moi, un grand simpliste de lui avoir consacré tant d'énergie. Mais monsieur Roy est mort en 1913. À cette époque, il eût été difficile de dire devant les intellectuels du temps qu'un anti-clérical comme La-

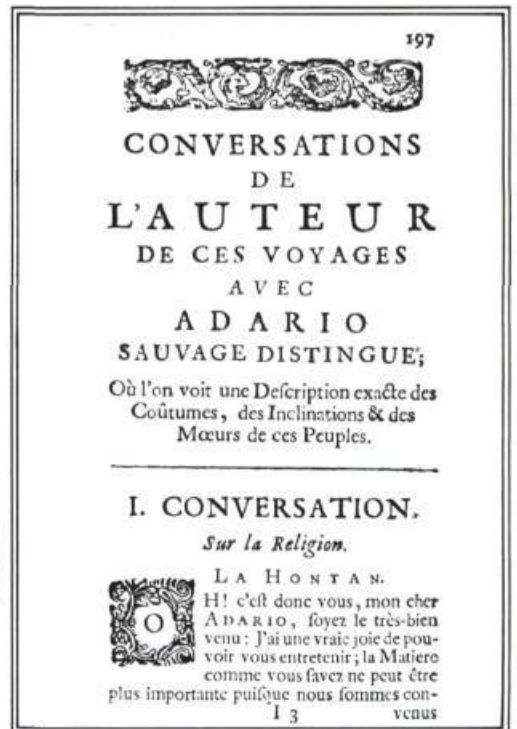
Hontan, un anti-jésuite surtout, pouvait être un écrivain de valeur. Je me dis donc en relisant le texte de l'archiviste que M. Roy a condamné l'écrivain LaHontan pour plaire à la conscience étroite du temps et que dans le fond, pour avoir pris la peine de déterrer autant d'archives, il devait, en lui-même, se faire une autre idée de l'importance des « histoires » de LaHontan.

Je reproduis ici le dernier chapitre de son mémoire à la Société Royale du Canada que je divise en dix parties pour que le lecteur se retrouve mieux dans mes commentaires, à la fin. Ce chapitre s'intitule :

Appréciation générale sur LaHontan et sur son oeuvre par Joseph-Edmond Roy

Arrivé à la fin de cette étude, où nous avons essayé de réunir toutes les pièces qu'il était possible de recueillir, soit dans les archives soit dans les anciens auteurs, nous ne savons trop quel verdict le lecteur rendra sur celui qui en est l'objet. Lahontan a été bien diversement apprécié. Les uns l'ont attaqué avec une opiniâtreté qui peut paraître parfois extraordinaire, les autres l'ont défendu avec non moins de persistance. Le dossier de l'inculpé paraît maintenant au grand jour et il est à peu près complet. Avant que sentence finale soit rendue, résumons en quelques traits ce qui ressort de la carrière et du caractère de ce personnage multiple.

Un écrivain du commencement du siècle, qui a fait une étude approfondie sur l'armée française de l'ancien régime, nous a tracé des officiers d'alors un portrait qui a sa place ici. « C'était, dit-il, une génération de petits-maîtres, dissolus, frivoles, étourdis, à l'esprit léger. Devant l'ennemi, il n'y en avait pas de plus braves, et ils étaient toujours prêts à se faire tuer à la tête de leurs soldats. Mais ils ne pouvaient endurer les privations des camps et les dures corvées des temps de paix, sans maugréer et pester. »



Lahontan fut un peu de tout cela à la fois. Nous doutons fort cependant qu'il ait jamais été ce que l'on appelle un soldat. Pendant ses dix années de service au Canada, il prit part à deux campagnes, assista à deux sièges, et le sort voulut qu'il ne s'y distinguât par aucune action d'éclat. Il était à Montréal lors du fameux massacre de Lachine et ne prit aucune part à la sortie de la garnison. Enfermé dans Québec pendant le siège de Phipps, il est confondu dans la tourbe commune des officiers de second rang, et son nom n'apparaît dans aucune des dépêches de Frontenac, où celui-ci cite tous ceux qui se sont conduits avec valeur. Quand on veut l'envoyer en mission auprès des Iroquois, il préfère la vie monotone et ennuyeuse de garnison, et trouve moyen d'expédier à sa place le chevalier d'Aux. Le baron béarnais n'est pas de ceux qui bravent le danger, ou cherchent les aventures périlleuses dans l'espérance d'obtenir un rapide avancement. Il ne se vante pas, du reste, de ses actes de bravoure, ni ne se targue de son ardeur guerrière. Au contraire, il déclare que « la valeur, oui même la valeur d'un gascon, doit céder à la prudence, et de plus, la sage nature nous ordonne de fatiguer le jaret pour le salut de sa tête. » Dans une occasion où il revenait de Michillimakinac à Montréal, ses gens apprennent qu'il y a dans le voisinage un parti d'Iroquois, et il a toutes les peines du monde à les retenir. Ils veulent s'enfuir sous bois. « Mais si vous n'aviez pu en venir à bout qu'eussiez-vous fait, lui demanda-t-on ? » « Ce que j'eusse fait ? répond le baron, j'aurais tâché de courir plus fort qu'eux. » Et, d'ailleurs, que dire de cette sentence dans la bouche d'un soldat : « Oh ! l'excellente nourriture que la peur ! elle donne courage et force ; elle supplée à tous les besoins de la vie, et alors on ne s'aperçoit pas qu'on est un homme, sinon par ce seul endroit qu'on craint de ne l'être plus. »

2

Il y a des soldats modestes, sensés, qui ont le culte de l'honneur, du devoir, de la règle, toujours prêts à combattre, à servir, ne demandant rien, contents et presque étonnés lorsque leur vient la récompense, s'abstenant de critiquer les chefs, inviolablement fidèles au drapeau. D'autres, nés pour la guerre, sont braves, glorieux, avides des occasions, impatients de les faire naître, toujours en avant, confiants, brillants, ardents aux honneurs et à la récompense. Il y a aussi, dans les rangs, le contingent des penseurs, des philosophes, des raisonneurs.

Lahontan appartenait à cette catégorie.

Il n'est jamais content, n'a jamais un mot d'éloge pour ses supérieurs ou ses compagnons d'armes. Il est toujours hargneux, toujours critique, et médite de tout. On dirait qu'un invincible dégoût lui serre la gorge, et qu'il a gardé sur toutes choses une rancœur ineffaçable.

Lahontan s'est peint à nous maigre, pâle, triste. C'est le type physique que l'on prête d'ordinaire aux tempéraments bilieux et acariâtres. Ajoutons à ces dispositions de nature, que les malheurs domestiques avaient dû déteindre sur ce caractère déjà frivole et léger.

Après avoir maugréé contre les autorités qui, depuis trois ans, le laissent pourrir d'ennui dans quelque village isolé (1684-1687), part-il pour la campagne de Denonville contre les Iroquois (juin 1687), Lahontan trouve que le roi dépense bien mal son argent, qu'il écoute les avis de quelques perturbateurs publics qui cherchent leur utilité particulière dans le désordre général. Pourquoi troubler ces pauvres Iroquois qui n'en donnent aucun sujet ? Et quand la campagne est commencée, il s'apitoie sur le sort que l'on fait subir à ces barbares. Il roue de coups les sauvages alliés aux Français qui veulent torturer les prisonniers ennemis. La chose va si loin que l'on est obligé de le mettre aux arrêts, et de faire croire aux sauvages indignés qu'il est ivre et incontrôlable. C'est dans cette même campagne qu'on amène au quartier général un déserteur qui est fusillé après avoir été convaincu d'avoir servi de guide aux Anglais. Lahontan trouve cette punition injuste au dernier degré. Mais sur quoi compter en temps de guerre si l'on ne châtie pas les déserteurs et les espions ?

Il est désolé de n'assister qu'à des boucheries, et de ce que les officiers sont occupés pendant cinq ou six jours à couper les blés de l'ennemi avec leurs épées dans les champs.

Quand tout le monde blâme La Barre au sujet de la campagne infructueuse de 1684, lui seul trouve que ce n'est pas la faute du pauvre homme, et il s'en prend aux médecins de l'expédition et discute avec eux des maladies et des remèdes au lieu de faire son service.

4

Commandant du fort Saint-Joseph, avec son talent réel d'observation, il eût sans doute deviné l'importance que prendrait un jour ce poste, mais il s'y sent pris d'un invincible ennui et il en déguerpit sans honneur et sans gloire. Au moment même, où désespérant de rentrer dans les bonnes grâces des ministres, Lahontan se préparait à publier ses pamphlets, Lamothe-Cadillac fondait Détroit.

5

Nommé lieutenant de roi à Plaisance, Lahontan, au lieu de s'occuper des devoirs de sa charge, passe son temps à la chasse, ou crayonne sur le coin des tables d'auberges des chansons satyriques contre son supérieur qui le veut réprimander.

On raconte que les jeunes hommes du Béarn abhorrent le service militaire pour la plupart, et que le département des Basses-Pyrénées a compté parfois à lui seul la moitié ou même les trois cinquièmes des insoumis français.

Si cela est vrai, Lahontan a bien été de son sang et de sa race. Jamais homme ne fut moins fait pour le métier des armes. C'est le type de l'indiscipliné dans toute la force du mot.

Il y a eu parmi les contemporains, un militaire du temps du premier empire, qui nous fait songer à Lahontan : c'est Paul-Louis Courier. Comme lui, Lahontan est bilieux, acariâtre, se moque et médite de tout, discute sans cesse ses chefs. Aussi peu zélé l'un que l'autre pour le service, tous deux rêvent des poètes et des écrivains au milieu d'une campagne, tous deux font contre la discipline les plus grandes équipées et désertent leur poste au moment du danger. Hommes à coups de têtes, rêvant de philosophie et d'idées nouvelles, et négligeant les détails de leur métier, officiers incommodes et dangereux que l'on note, paraît-il, dans les régiments parmi les malpensants. Comme Courier, Lahontan se forma à l'étude au milieu de la vie des camps. Il s'échappait du service et des corvées pour lire ses chers auteurs. Médisant des chefs, frondeur, incapable jamais de faire une action d'éclat, sans bravoure et s'en vantant, capable de servir le Grand Turc aussi bien que la France, Lahontan eut les goûts, les travers et la méchanceté du grand pamphlétaire, il lui manqua son érudition et son immense talent, et il ne fut qu'un piètre écrivain.

7

Lahontan avait l'esprit nourri de paradoxe et de contradiction. En temps de paix, il veut se voir à la guerre. Est-il à la ville il aspire de vivre loin du monde avec ses livres. Il ne peut plus demeurer au Canada, « dans ce pays contrôlé par les prêtres et les bigots, » et demande à grands cris son rappel. Une fois rendu en France, il peste contre les gens en place, les avocats, les courtisans. Dans son village, il trouve tout le monde idiot et bête, et veut se revoir au milieu des sauvages. Il ambitionne les postes honorifiques dans le même placet où il fait un plaidoyer pour l'obscurité. Il réclame l'argent prêté par son père à la ville de Bayonne, et envie le sort des Indiens qui n'ont pas le sou. Il accompagne ses livres de gravures anarchistes où l'homme de la nature foule aux pieds le sceptre et les lois, et il tombe à genoux devant les duchesses pour demander sa grâce. Il se moque des courtisans et il se fait plat valet des grands au Danemark et en Angleterre. Robespierre, dans son discours sur l'Être Suprême, a tracé un portrait des encyclopédistes qui s'applique bien à Lahontan :

« Ces coryphées, dit-il, déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes, ils faisaient tantôt des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans, et des madrigaux pour les courtisanes ; ils étaient fiers dans leurs écrits, et rampants dans les antichambres. »

À quoi tient la gloire ?

Tous les encyclopédistes ont traité Lahontan comme un grand voyageur, et ils ne citent pas même les noms des Jolliet, des Marquette, des Nicolet et des la Vérandrye.

Que dire des livres du baron béarnais ? Le soin que Lahontan prenait d'observer tout autour de lui nous a valu certainement des pages utiles. C'est un esprit inquisiteur et *bien en avant de son temps*. Il est curieux d'y voir, par exemple, sa préoccupation au sujet de l'origine des indigènes, avant les recherches du père Lafitau et celles de l'abbé Bobé.

Mais ce qui gâte tout chez lui, c'est le dénigrement haineux et de parti pris, ce sont les faits présentés souvent d'une manière perfide. La complaisance avec laquelle tous les auteurs ennemis de la France ont cité Lahontan nous indique bien quel soin doit prendre le lecteur de le contrôler sans cesse.

9

Au point de vue des mœurs et de la décence, les livres de Lahontan sont de ceux qui se lisent peut-être parfois le soir, en cachette, mais sur le premier feuillet desquels on devrait inscrire cet épigraphe, qu'un auteur contemporain place en vedette sous le titre d'un de ses romans : *La mère n'en devra pas permettre la lecture à sa fille*.

10

Pour terminer, citons ce que M. Parkman dit de Lahontan. Ce jugement de l'éminent historien donne, pensons-nous, une bonne vue d'ensemble du sujet de cette étude :

« Lahontan, dit-il, peut être appelé un homme en avant de son siècle ; car il avait l'esprit caustique, sceptique et moqueur, qui a marqué cent ans plus tard l'approche de la grande révolution, mais qui n'était pas une des caractéristiques du siècle de Louis XIV. Il disait ordinairement la vérité quand il n'avait pas de raison de faire autrement, et cependant il était capable parfois de mensonges prodigieux. Lahontan a essayé d'imposer à ses lecteurs une histoire merveilleuse de prétendues découvertes au-delà du Mississipi ; et sa mauvaise réputation sous le rapport de la véracité, est due principalement à cette fabrication. D'un autre côté, le récit de ce qu'il a vu dans la colonie s'accorde d'ordinaire avec les témoignages contemporains. »

CRITIQUE DE CETTE CRITIQUE

1) LaHontan a passé une dizaine d'années en Nouvelle-France et il a servi pendant tout ce temps en bon soldat, en bon officier. Monsieur Roy trouve qu'il a été mauvais soldat. Pourquoi ? Si je comprends bien, il aurait fallu, pour trouver grâce auprès du critique que le Baron se fasse déchiqueter par les Iroquois ou les Hurons. Si je ne me trompe, LaHontan s'entendait plutôt bien avec les peuples de l'Amérique. Parce que les gouverneurs sous lesquels il a servi ne parlent pas de ses hauts faits d'arme, LaHontan n'a pas dû en faire selon M. Roy et s'il n'en a pas fait, il était mauvais soldat. Drôle de raisonnement. Et drôle d'idée que M. Roy se

fait d'un soldat. N'était-ce pas valeureux de la part de LaHontan de retenir ses hommes qui veulent s'enfuir sous bois parce qu'ils apprennent que les Iroquois les attendent au détour ? M. Roy est scandalisé de la réponse de LaHontan à qui on demande : « Mais si vous n'aviez pu en venir à bout, qu'eussiez-vous fait ? Ce que j'eusse fait ? j'aurais tâché de courir plus fort qu'eux. » Moi, je trouve la réponse extraordinaire. Et m'est avis que si le dénommé Edmond Roy se fût trouvé devant le même parti d'Iroquois, il aurait couru lui aussi !

2) Selon monsieur Roy, « Il y a des soldats sensés, qui ont le culte de l'honneur, du devoir, de la règle, toujours prêts à combattre, à servir, ne demandant rien... ». Moi, je réponds que cette sorte de soldat en est une des plus idiote. Y a-t-il une seule personne au monde qui se donne sans jamais rien demander ? Et pourquoi ne pourrait-on pas avoir le culte de l'honneur, du devoir et être penseur, philosophe en même temps ? Si LaHontan n'avait pas été raisonneur ou philosophe, monsieur Roy n'aurait jamais eu de recherche à faire au sujet de LaHontan. Du caractère moral, M. Roy passe au caractère physique pour nous dire que les deux devaient se ressembler. Une façon comme une autre de faire une comparaison qui ne vaut pas grand'chose. « Il a gardé sur toutes choses une rancœur ineffaçable. » Est-ce que monsieur Roy, lui, n'aurait eu de rancœur envers personne si on l'avait dépouillé de tous ses biens, si on lui avait fait procès par dessus procès et injustement ? C'est pourtant ce qui est arrivé à LaHontan. Alors quoi ? Que LaHontan bénisse ceux qui l'ont dépouillé ? Est-ce un saint que monsieur Roy voulait voir en LaHontan ?

3) LaHontan trouve que le roi dépense mal son argent en envoyant des troupes tuer les Iroquois. Il s'apitoie sur leur sort. Il empêche même les sauvages alliés de torturer les prisonniers. Cela scandalise Joseph-Edmond Roy. Il me semble au contraire, qu'ici, la bile est bien plus du côté du critique que du côté de LaHontan. Mais non, il faut torturer les ennemis quand on en a la chance ! Quand on les a sous la main, il faut faire abstraction de sentiments humains et torturer pour l'honneur du roi et de la France ! Joseph-Edmond ! tu te rends compte de ce que tu dis ?

4) LaHontan a quitté le fort St-Joseph à un moment où, selon lui, le fort allait être rasé par les forces ennemies. Je me demande vraiment pourquoi il aurait tenu à rester sur place sachant que lui et sa garnison se feraient réduire en bouillie après quelques heures de combat. Monsieur Roy, lui, aurait attendu les Iroquois d'un pied ferme ! Pour le plaisir de se faire culbuter ! Quel beau raisonnement !

5) À Plaisance, LaHontan « passe son temps à la chasse, ou crayonne sur le coin des tables d'auberges des chansons satyriques contre son supérieur... » Que pouvait-il faire d'autre ? C'est monsieur Roy lui-même qui nous apprend que son supérieur était une crapule qui ne pensait qu'à s'enrichir aux dépens du roi. Et selon M. Roy, ce serait la crapule qui aurait raison contre l'honnête homme. Lui, monsieur Roy, à la place de l'autre, il aurait vu son supérieur commettre les pires saloperies et il aurait fermé les yeux, il aurait obéi sans dire un mot !

Pour pouvoir se dire : je respecte mon supérieur ! Vraiment !

6) La comparaison entre LaHontan et Paul-Louis Courier n'est pas mauvaise en soi. LaHontan, dans ses dialogues, s'est montré pamphlétaire de premier ordre. Et il aimait les livres : les Anciens, les classiques. Évidemment, il fallait que la bile de M. Roy revienne à la charge ! « LaHontan eut les goûts, les travers et la méchanceté du grand pamphlétaire, il lui manqua son érudition et son immense talent, et il ne fut qu'un piètre écrivain. » Je n'ai pas l'intention de mal juger Paul-Louis Courier. Mais je peux me demander : où sont ses fils spirituels ? Me posant la même question au sujet de LaHontan, j'ai la réponse facile : tous les grands philosophes du dix-huitième français. Avoir influencé autant de gens, s'être fait voler par autant de gens, cela ne veut-il rien dire ?

7) Monsieur Roy découvre toutes sortes de contradictions chez LaHontan. En temps de paix, il veut se voir à la guerre. En ville, il voudrait se voir loin du monde. Il déblatère contre le Canada et en France, il peste contre tout le monde. N'est-ce pas là plutôt le fait d'un esprit tout à fait normal ? Qu'est-ce qui empêche LaHontan d'envier le sort des Indiens qui n'utilisent pas l'argent et de réclamer en même temps de l'argent ? Où est la contradiction ? Les Indiens sont habitués à vivre sans argent. Les Blancs en ont besoin. Et LaHontan sait qu'il en aura besoin comme tous les autres. Les encyclopédistes ont parlé de LaHontan et ils ont oublié Jolliet, Marquette, et d'autres encore. Ne dirait-on pas à entendre le critique que tout cela est encore la faute à LaHontan ? Tant qu'à lui en mettre sur le dos !

8) Enfin, un bon mot pour LaHontan. Il a, selon monsieur Roy, écrit des « pages utiles ». Il va même jusqu'à dire que « C'est un esprit inquisiteur et bien en avant de son temps ! » N'est-ce pas merveilleux ? Comment en est-il arrivé à cette conclusion puisqu'il nous a dit précédemment que LaHontan était un piètre écrivain ? Je suis d'accord : LaHontan a été *bien en avant de son temps*. Mais c'est dans ses dialogues surtout que je découvre cette vérité. Et je soupçonne monsieur Roy de l'avoir découvert là lui aussi. Mais il préfère parler de la préoccupation de LaHontan au sujet de l'origine des indigènes. On raisonne comme on peut.

9) Et voici le bouquet : les livres de LaHontan sont de ceux qu'on lit parfois le soir, *en cachette* parce qu'ils sont indécents. De quelle morale se chauffe M. Roy ? C'est moins grave de lire des mauvais livres le soir, en cachette, que de les lire en plein jour ? Quelle saloperie tout de même ! Pourquoi un livre mauvais ne serait-il pas mauvais pour tout le monde et en tout temps ? Mais ce lecteur salaud se fait bien voir de la sainte Église parce qu'il inscrit sur ce mauvais livre : « La mère n'en devra pas permettre la lecture à sa fille. » C'est fort !

10) M. Roy aurait pu citer M. Parkman un peu plus longuement parce que M. Parkman met beaucoup plus d'objectivité dans ses jugements.

Que penser de tout cela ?

Que monsieur Joseph-Edmond Roy qui pratiquait une morale aussi immorale aurait dû, pour éviter de salir sa belle âme, laisser LaHontan tranquille. Quand, comme LaHontan, on réussit à publier des livres qui vont influencer des écrivains comme Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Voltaire, Chateaubriand et bien d'autres, quand on réussit à mettre un nouveau mythe en marche et qui ne s'arrêtera plus d'être repris tout au long des siècles, il me semble qu'on doit avoir quelque mérite. Si LaHontan n'avait pas bien dit ce qu'il avait à dire, s'il n'avait pas découvert la façon subtile et intelligente de faire passer ses idées, les autres venus après l'auraient laissé tranquille. Ils ne s'en seraient pas inspirés. Ils ne l'auraient pas volé.

D'ailleurs, il y a une chose qu'on a oubliée ou qu'on n'a pas encore vue au sujet de LaHontan. C'est, chez lui, le romancier ou l'écrivain de fiction. On l'a toujours considéré comme un historien ou un mémorialiste. Il y a pourtant deux parties de son oeuvre qui appartiennent carrément à la littérature de fiction : c'est les *Conversations de l'auteur de ces voyages avec Adario, sauvage distingué* où tout le monde après lui ira piger et son histoire de la découverte de la rivière Longue. Plutôt que de voir dans cette histoire de la rivière Longue un récit fictif et de le lire de cette façon, on préfère déblatérer contre LaHontan qui n'aurait pas découvert cette fameuse rivière et qui essaie de nous jeter de la poudre aux yeux. Est-ce que Chateaubriand ne nous en jette pas de la poudre aux yeux dans *Atala René* ? Monsieur Roy note quelque part que LaHontan, chaque fois qu'il a voulu rentrer en grâce auprès du roi, chaque fois qu'il a demandé de l'avancement, n'a jamais parlé de cette découverte extraordinaire qui aurait pu peser lourd dans la balance. Il s'en étonne. Je ne m'en étonne pas pour la simple raison que LaHontan était beaucoup moins menteur qu'on l'a dit. En fiction, il invente la rivière

Longue, il invente tout un pays, des peuplades auxquelles il donne toutes sortes de beaux noms. Quand il veut de l'avancement, il retombe dans la réalité. Il ne mêle pas deux mondes différents. Il aurait pu, à ce moment là, se prévaloir de ces soi-disant découvertes, et impunément ! Personne n'aurait pu le contredire. Il ne le fait pas. Il préfère se montrer honnête. Même pour cela, M. Roy lui en veut. Comment, après, pourra-t-il lui rendre justice ?

Il faudrait bien qu'un jour un éditeur reprenne en un volume à part le récit de la découverte de la rivière Longue et qu'il le présente comme une oeuvre de fiction, comme les dialogues qu'on réédite de temps en temps. Ainsi pourra-t-on voir un peu plus clair chez cet homme qui était « bien en avant de son temps ».

Adrien Thério

Bibliographie pour ceux qui voudraient en savoir plus long sur le Baron : sur la vie du Baron, il faut lire Joseph-Edmond Roy. Mais le prendre pour ce qu'il est, un archiviste. On pourra consulter Parkman, l'historien américain, G. Chinard qui a réédité les dialogues à la John Hopkins Press de Chicago en 1931, une réédition récente des oeuvres de LaHontan en trois volumes reliés, faite par les éditions Élysée de Montréal, et enfin pour les dialogues en français moderne, se procurer *Dialogues avec un sauvage* avec préface (excellente) et notes de Maurice Roelens, livre de poche publié par les Éditions sociales, Paris, dans la collection *Les classiques du peuple*. Le tome trois de l'édition Élysée contient le *Mémoire à la Société Royale de Joseph-Edmond Roy*. Belle édition à \$12.00 le volume. Il y a encore évidemment Charlevoix qui, cela se comprend, n'aimait pas le Baron. Mais Charlevoix n'a-t-il pas lui aussi raconté quelques histoires ?

La part des arts

Sexe/art/société

à propos de Léo Ayotte et Robert Roussil

Sur la monographie d'artiste

La monographie d'artiste ne peut jouer qu'un rôle très restreint et auxiliaire pour aider à la connaissance soit des images particulières, soit des images d'une période historique déterminée¹. Partant de cette observation, Nikos Hadjnicolaou conclut ensuite que la conception de l'histoire de l'art comme histoire des artistes fait partie de l'idéologie bourgeoise². Une telle dénonciation, même si elle

mérite d'être plus nuancée, porte tout de même à réfléchir. Ce que l'auteur marxiste attaque en fait c'est la biographie d'artiste. Étant une étude complète et détaillée qui se propose d'épuiser un sujet précis relativement restreint (*Petit Robert*), la monographie recoupe toutefois plus de choses que le seul projet biographique. Quand on sait la place (invisible, refoulée) que le marxisme accorde au *sujet*, on comprend pourquoi un théoricien